

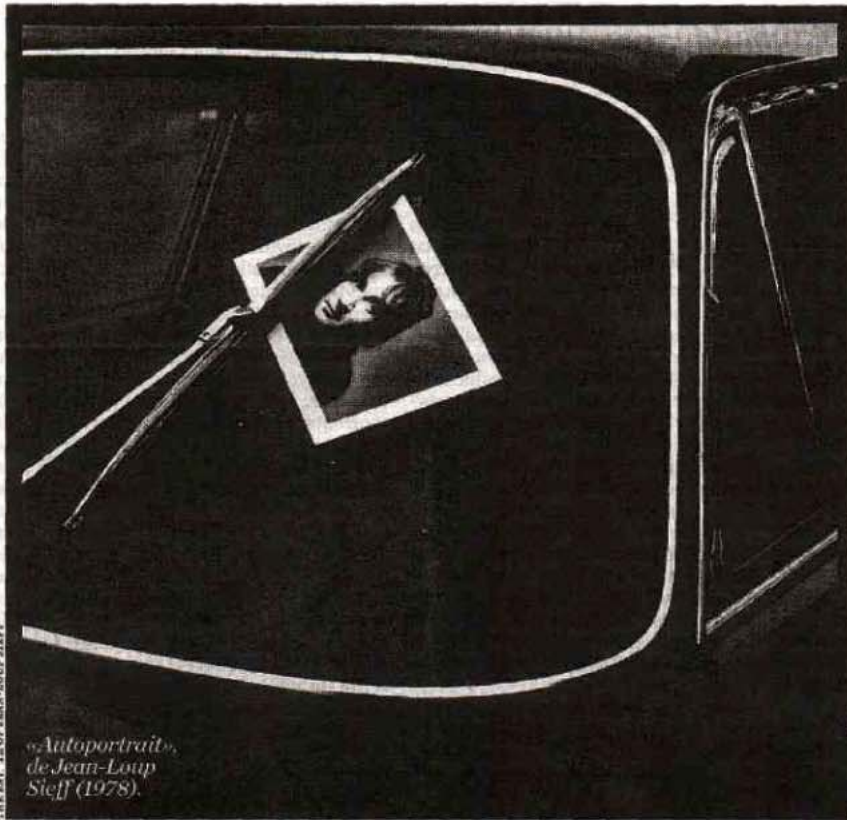
# Les aventures de Pola X

**Les très riches heures du Polaroid, en développement durable malgré le numérique.**

BARBARA HITCHCOCK  
ET STEVE CRIST  
*Polaroid Book*  
Taschen, 400 pp., 29,99 €  
CHARLES-HENRI FAVROD  
*Le Temps de la photographie*  
Le Temps qu'il fait, 272 pp., 23 €.

**C**omment va la famille Polaroid? Plutôt pas mal si l'on en croit son dernier bulletin de santé, un beau livre dodu emballé dans du papier argenté, riche de 400 photographies extraites des 23 000 collectées par la firme américaine depuis la naissance publique du premier «Pola», parfois appelé «Polo», le 26 novembre 1948, dans la boutique Jordan Marsch, à Boston. On connaît l'histoire de la petite Jennifer, si impatiente de se voir tout de suite que son papa, le Dr Edwin H. Land, inventa un appareil merveilleux, où l'image se développait en un instant, comme par miracle. A peine le temps de se retourner, et déjà apparaissait grand-mère sur l'échelle à Mimile essayant de saisir la queue du chat, réfugié sur la gouttière, le bougre, en attendant l'arrivée des pompiers... Mais ça, ce sont des souvenirs d'amateurs dont il n'existe mille trace dans *Polaroid Book*, consacré aux professionnels du bbbzzzzzz. Alors, eux, puisqu'ils sont plus malins que nous, qu'est-ce qu'ils attrapent dans leur boîte à malices?

Il y a de tout, et même de la couleur dès 1962, c'est une vraie surprise-partie et s'y retrouvent tous les motifs chers à la photographie, y compris le paysage. Le premier qui se jeta à l'eau fut le vieux barbu Ansel Adams, l'un des conseillers artistiques du docteur Land, toujours soucieux d'améliorer les performances de son bébé prolifique (plus de 150 millions d'appareils vendus dans le monde depuis son lancement). C'est lui qui réalisa cette image si célèbre d'une cascade au parc national de Yosemite en 1966, où il se rendait pour tester les pellicules. A l'opposé d'Adams, Harry



«Autoportrait»,  
de Jean-Loup  
Sieff (1978).

Callahan, adepte d'une vision minimaliste, réussit avec trois brins d'herbe à dessiner une femme nue en 1948. Ou ce qui ressemble à une femme nue car le «Pola» rend un peu gaga. Personne n'échappe à son emprise, il est proche du daguerréotype, il est un miroir de poche. Il est aussi une monnaie d'échange avec la réalité. C'est pourquoi beaucoup de photographes l'utilisent pour les portraits, c'est pratique et ça rassure le modèle. Dans certains cas,

notamment le reportage, il est indispensable pour inspirer confiance. Ainsi une religieuse (Ralph Gibson), un Péruvien (Nubar Alexanian), une passante soucieuse (Ruth-Marion Baruch), un réfugié somalien (Fazal Sheikh) ou une jolie petite fille (William Ropp) peuvent poser tranquillement, où est le mal? Pas très loin, puisque voici Robert Mapplethorpe, diable presque nu (son truc est caché) et d'une beauté stupéfiante. C'est un autoportrait, pro-

blement le genre le plus expérimenté et *Polaroid Book* en contient beaucoup, du plus ludique (Jeanloup Sieff) au plus graphique (Arno Rafael Minkkinen).

Tout rentre dans un Polaroid, des gros seins (Toto Frima) et même un tank (Judy Natal). C'est aussi un cirque ambulante: les chiens de William Wegman, Fay et sa fille Batty, ou celui de Michal Rovner, le lion de Peter Beard, les flamants roses de Sarah Moon, et même les oiseaux qui font peur à Tippi Hedren mais qui n'effraient pas Philippe Halsman, le photographe qui faisait sauter les stars comme des crêpes.

Méfions-nous des apparences: il n'est pas facile de reconnaître un «Pola» à l'œil nu, car de nombreux appareils ont été inventés, du Polaroid 80 au SX-70, qui ressemble de «manière frappante» à *Excentric*, un modèle imaginé par un certain Guénault en... 1905. C'est avec le SX-70 que Polaroid conquiert les bobos des années hippies et une réputation chimique et écologique: l'image se développait peu à peu à la lumière, et, grâce à son *green film*, on préservait l'environnement, pas de papiers gras inutiles.

On sait que la Collection internationale de Polaroid repose depuis le 6 février 1990 au musée de l'Elysée, en Suisse, dont Charles-Henri Favrod fut le fondateur et le directeur inspiré. Dans *le Temps de la photographie*, qui se lit comme un polar tant cet amateur malicieux aime les enfants de Niepce, de Manuel Alvarez Bravo à Wim Wenders, il raconte cette aventure qui tombe à pic. À l'époque, il est journaliste et se trouve au Kassaï, alors au Congo belge. Au chef de tribu qu'il vient d'interviewer, il demande «l'autorisation de le photographier avec mon Rolleiflex. Il s'habilla immédiatement en grande tenue traditionnelle et prit la pose. Puis il rentra dans la case de cérémonie pour en sortir avec un appareil Polaroid et réaliser mon portrait qu'il me donna en souriant, non sans me dire: "Je suis beaucoup plus rapide que toi!"».

BRIGITTE OLLIER